

**Zeitschrift:** Revue historique vaudoise  
**Herausgeber:** Société vaudoise d'histoire et d'archéologie  
**Band:** 41 (1933)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Goethe et le Pays de Vaud  
**Autor:** Perrochon, Henri  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-31866>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

<sup>46</sup> *M. D. R.*, t. VI, p. 423.

<sup>47</sup> *M. D. R.*, t. XXII, p. 5. — Cf. P. Aebischer, la *Pancarte de Rougemont*, dans la *R. H. V.*, 1920, p. 5.

<sup>48</sup> Kleinclausz : *L'empire carolingien*, p. 353.

<sup>49</sup> *Dictionnaire géographique de la Suisse*, t. VI, p. 392, art. *Sanetsch*.

---

## GOËTHE ET LE PAYS DE VAUD<sup>1</sup>

---

Ce ne sont point là révélations sensationnelles. Mais il peut sembler opportun en l'année jubilaire de Goëthe de rappeler les étapes de son passage à travers notre pays en 1779<sup>2</sup>, de retracer rapidement la part que des Vaudois prirent à la fortune de son œuvre, en la traduisant ou en la commentant ; de souligner enfin l'influence qu'elle a exercée sur nos écrivains et sur nos penseurs.

\* \* \*

Depuis longtemps, Goëthe, disciple enthousiaste de Rousseau, projetait un pèlerinage aux rives hantées par les ombres de Saint-Preux et de Julie. D'autre part la beauté des sites lémaniques lui était souvent vantée par son ami Merck, le plus fidèle et le plus clairvoyant de ses intimes, un des prototypes de Méphisto. Précepteur d'un jeune noble, Henri Merck avait habité Morges plusieurs mois avec son élève. Il y avait fait la connaissance de Louise Charbonnier, une des filles de l'assesseur baillival Jean-Emmanuel, et il l'avait épousée à Lonay en 1766. Reçu dans la société morgienne, — les Charbonnier étaient de bonne bourgeoisie, apparentés aux Muret, aux Régis, aux Forel, — Merck

avait gardé de son séjour un excellent souvenir, et sa femme, dont Goethe a retracé le portrait dans *Dichtung und Wahrheit*, était restée en relations suivies avec sa famille. Les Merck devant leur jeune ami évoquèrent plus d'une fois les jours d'antan ; les promenades à Vufflens ou à Saint-Sulpice, où l'on allait manger de la crème, les bals chez les Warnéry ou chez M<sup>me</sup> de Montolieu, les pique-niques chez les de Venoges, hôtes généreux qui offraient à chacun de leurs invités deux pigeons farcis et double ration de salade, le pensionnat de M<sup>me</sup> Silvestre, où les jeunes filles du meilleur monde apprenaient les langues, l'astronomie, la musique et la peinture<sup>3</sup>.

\* \* \*

La première halte de Goethe en terre vaudoise fut Avenches, le 20 octobre 1779. Il venait de Berne. Son maître et ami, le duc Charles-Auguste de Weimar, le chambellan et inspecteur forestier Otto von Wedel, « le beau Wedel », comme disaient en se pâmant les dames de la cour, étaient de la caravane, que complétaient trois domestiques, dont le fidèle Philippe Seidel. Les ruines romaines retinrent l'attention des visiteurs, qui déplorèrent le peu de soins apportés à leur conservation. « Les Suisses traitent les témoins du passé en vrais rustres », dit Goethe à M<sup>me</sup> de Stein. Nous avons heureusement réalisé quelques progrès depuis lors. Arrivés le soir, par un beau clair de lune, à Payerne, ils logèrent à la Maison de Ville, dont le bâtiment abrite aujourd'hui une pharmacie et la pinte communale, fameuse pour ses poulets rôtis. Le 21 au matin, promenade à Cheyres pour admirer la mosaïque célèbre, récemment découverte par le bailli de Castella, et dont il ne subsiste que l'estampe de Boisly, au musée d'Yverdon. Puis, départ pour Moudon, où nos voyageurs passèrent la nuit. Ménageant leurs mon-

tures, ils s'en allaient ainsi à petites journées. Le 22, après avoir du Jorat contemplé le panorama qui s'offrait à leur vue, ils entrèrent à Lausanne vers midi. Une des auberges les mieux achalandées, le «Lion d'Or», à la rue de Bourg<sup>4</sup>, les accueillit. C'était l'hôtel à la mode. L'empereur Joseph II y était descendu en 1777 ; il y avait soupé d'une assiette de fraises et déjeuné d'un bol de chocolat. Plus tard l'épouse volage de Napoléon, Marie-Louise, y logea. Goethe fut ravi d'entendre l'hôtelier<sup>5</sup>, alors Jacob Trachsel, et son personnel s'exprimer en un allemand correct. L'après-midi se passa en promenades. Nous ignorons si le poète chercha des traces de Jean-Jacques ; s'il alla contempler la maison où face à la cure de la Madeleine, chez le juriste de Treytorrens, Rousseau avait donné sa célèbre soirée concertante, terminée par un fou-rire général, s'il visita le logis modeste de Perrottet, le traiteur du Rôtillon, qui fournit pitance et gîte au pseudo-musicien, et ne reçut guère comme paiement, que de menus mensonges. Le pittoresque de la bourgade, de ses rues étroites dévalant en précipices et contribuant ainsi à l'écoulement des eaux malodorantes, abandonnées par un service de voirie inexistant<sup>6</sup>, ne séduisit point Goethe ; il avait encore dans les yeux la perspective des longues artères bernoises, aux maisons cossues et aux fontaines monumentales. Aussi ne cacha-t-il pas son dédain, en estimant Lausanne : « un misérable nid ». Ajoutons pour nous consoler qu'il appela Genève un « trou ». Mais les environs le charmèrent et il qualifia le Léman de « maître de tous les lacs ». Le soir venu, il rendit visite à Mme Brancioni.

Ancienne maîtresse du duc de Brunswick, la toute belle marquise, après avoir été répudiée, était venue élever ses deux enfants à Lausanne. Agée alors de trente-trois ans, elle était d'une beauté fascinante. « On peut dire d'elle ce

qu'Ulysse raconta du rocher de Sylla : aucun oiseau ne passe sans s'y brûler les ailes ; pas même la rapide colombe qui apporte l'ambroisie à Jupiter... » mande Goethe à M<sup>me</sup> de Stein. Pour rassurer sa correspondante, il ajoute en français : « Pour la colombe du jour, elle a échappé belle. » L'impression qu'il ressentit en effet fut grande, presque de l'effroi : « Est-il possible qu'elle soit si belle ! » Mais quel sort peu enviable que de se tenir devant elle en adorateur toute l'année, comme une motte de beurre au soleil ! L'amour de Charlotte de Stein était déjà assez lourd pour lui sans y ajouter celui de la Branconi. Non contente d'être une des plus splendides femmes de son temps, la marquise aimait à briller par une conversation enchanteresse. Elle discourait de tout. Elle s'intéressait aux théories de St-Martin. Elle avait grande admiration pour Lavater, qui voyait en elle une personnification du beau et du bien. Comme les petits cadeaux entretiennent l'amitié, même l'amitié spirituelle, disciple et apôtre en échangeaient, si l'on en croit un billet de Mme Branconi au pasteur zurichois : « O toi, chéri pour la vie, âme de mon âme. Ton mouchoir, tes cheveux sont pour moi, ce que mes jarretières sont pour toi<sup>7</sup> ». Il arrive parfois que le mysticisme rejoigne la niaiserie, selon la loi des extrêmes qui se touchent.

Au matin du 23, et par un temps idéal — « chaque jour est plus beau que le précédent » — excursion en voiture à Vevey, probablement jusqu'à Clarens. Attendrissement obligé devant les décors sacrés d'Héloïse. Je ne pus retenir mes larmes en regardant vers Meillerie, et en ayant devant moi ces lieux que l'éternel solitaire a peuplés de personnages si touchants. » Tout en étant poète, Goethe était premier ministre de Saxe-Weimar et intrépide sportif à ses heures. Ses pleurs répandus sur l'autel rousseauiste, il constate le bon état du vignoble, et sans craindre la tempéra-

ture fraîchissante de l'arrière-automne, il prend un bain au lac. Tant d'émotions diverses sont un apéritif salutaire. L'heure du repas fut la bienvenue. Goethe était un beau mangeur, amateur intelligent de repas opulents et des bons vins. Ses lettres abondent en réminiscences culinaires. Il est regrettable qu'il n'ait rien écrit des menus qui lui furent servis en terre vaudoise. Seul le « bon fromage » de la Vallée de Joux est l'objet d'une mention honorable. Rentrés à Lausanne, le duc et son compagnon firent une visite de courtoisie à la duchesse de Courlande. Les frères de celle-ci les princes de Waldeck avaient fait quelques années plus tôt un long séjour dans notre capitale. Elle-même s'était retirée à Mon Repos après son divorce<sup>8</sup>. Personne aimable et charitable, elle devait mourir jeune encore, en 1782, et être ensevelie dans notre cathédrale ; elle laissa d'unanimes regrets, point tous désintéressés ; on la pleura en effet, s'il faut en croire le *Journal de Lausanne*<sup>9</sup>, « pour la belle dépense qu'elle faisait dans cette ville, où elle encourageait le commerce sans donner de mauvais exemples qui pussent influencer en mal sur les mœurs, mais au contraire celui de toutes les vertus ».

Goethe n'était point encore tant assoiffé de vertu. La vue de la sémillante Branconi lui plaisait davantage que celle de la dolente duchesse. Il s'échappe de Mon Repos, oublie deux personnages, Brandes et Dubois, que Lavater semble lui avoir recommandé d'aller voir<sup>10</sup>, et se rend de nouveau chez la marquise, qui le retint à dîner. Antonie de Branconi, subitement éprise, aurait-elle désiré le garder auprès d'elle en adorateur point platonique, comme l'insinua M. Edmond Jaloux<sup>11</sup>. Je ne sais. Mais il est sûr qu'elle devait se souvenir longtemps de ces fugaces apparitions goéthéennes, et son admirateur d'un moment la vit plus d'une fois dans ses rêves.

Le lendemain, 24 octobre, nouvelle chevauchée. Il s'agis-

sait, tout en gagnant Genève ou en s'en approchant, d'atteindre les Charbonnier. Ceux-ci n'étaient point encore rentrés à Morges depuis les vendanges, et habitaient leur maison de Mont sur Rolle. Gœthe tenait à leur apporter des nouvelles de leur fille et de leur gendre, et à leur présenter son prince. A dire vrai, les Charbonnier devaient être habitués à des visites princières. Le frère de l'assesseur, ancien colonel au service de Hollande et qui avait joué à la cour néerlandaise un certain rôle, avait hébergé, à Vufflens, Adolphe de Hesse. L'assesseur lui-même avait eu, à Morges et à Mont, comme hôte le prince héritier de Darmstadt. Il a relaté le séjour de celui-ci dans une lettre fort amusante ; aucun bon mot princier n'est omis, ni comme ce dauphin préféra Morges à Lausanne, où il ne voulut rester que deux jours, ni comme il fit « au vaurien » pour plaire aux dames de Morges, invitées pour le thé, un après-midi que le bailli ne put venir à son grand regret, étant retenu par la foire. A lire de tels détails pittoresques, nous pouvons déplorer que la missive de l'assesseur Charbonnier à Merck sur le passage de Charles-Auguste et de Gœthe ait été perdue. Ces derniers ne restèrent pas longtemps à Mont. Un beau-frère de Merck, le capitaine de l'armée sarde et inspecteur forestier Jacques Arpeau <sup>12</sup>, d'une famille qui joua un rôle important à la Côte et dont le dernier représentant fut créé comte par le roi de Wurtemberg, encouragea les voyageurs à visiter la Vallée de Joux et se déclara prêt à les accompagner. Le même soir, ils franchissaient le Marchairuz et jouissaient d'un coucher de soleil sur le lac, « dont les yeux des humains ne peuvent saisir toute la splendeur ». Ils passèrent la nuit au Brassus chez des amis du capitaine. La description minutieuse de la maisonnette est restée comme un parfait croquis de route : « ...sur l'un des côtés et sur des pierres plates le feu était allumé. D'une large cheminée

s'échappait la fumée. Le plancher était parqueté, sauf un petit recoin carrelé, près d'une fenêtre, autour de l'évier. Aux poutres du plafond quantité d'ustensiles étaient suspendus, tous très proprement entretenus. »

L'ascension de la Dent de Vaulion occupa la journée du 25. Les chevaux restèrent au Pont. Un habitant de ce village servit de guide aux touristes; il portait le vin, le fromage et le pain pour une collation champêtre. Malheureusement une mer de brouillard gênait à la vue. Seuls les hauts sommets alpestres émergeaient dans le lointain. Le lendemain, de la Dôle, tout le pays devait se dévoiler : « Nous voyions fort distinctement Lausanne, Vevey et le Château de Chillon, puis la montagne qui masquait l'entrée du Valais et de là sur la côte de Savoie, Evian, Ripaille, Thonon, reliés par une chaîne de bourgades et de chaumières... Villages, villes, maisons de campagne, vignobles, plus haut à l'orée des bois et dans les pâturages de gais chalets, blanchis à la chaux, tout luisait au soleil. Le lac s'était découvert... Au-dessus de tout cela, les monts neigeux semblaient s'évanouir dans une légère vapeur de flammes. » Aux dernières lueurs du soleil, ce fut l'arrêt devant les ruines du château de Saint-Cergue, et la descente à Nyon. De sa fenêtre de l'Hôtel de la Croix-Blanche, tard dans la nuit, Goethe contempla les flots argentés par les reflets lunaires et il se prit à rêver.

Le 27, par un temps maussade et pluvieux, Charles-Auguste et son ministre quittaient le Pays de Vaud et gagnaient Genève.

\* \* \*

Il serait présomptueux et ridicule d'attribuer grande influence sur Goethe et son œuvre aux quelques jours passés sur notre sol. Cependant, la Vallée de Joux, après l'Oberland

sans doute, après le Gothard, mais avant Chamonix et le col de Balme, avant le Valais et la Furka, a contribué à lui donner la révélation d'un monde inconnu, découvert avec enthousiasme. Le Jura lui a appris à mieux comprendre les Alpes. De ses modestes sommets, il a suivi les formes et les courbes sinueuses des grands monts et il a contemplé dans notre ciel de ces nuages qu'il excellait à dépeindre. Pour la première fois aussi, peut-être, il apprit à ne plus associer la nature au bouillonnement de son être, mais à la contempler d'un œil serein.

Si le poète nous doit peu, l'administrateur épris de progrès dans tous les domaines nous doit davantage. Il ne tarit pas d'éloges sur les qualités laborieuses de nos paysans, sur le soin apporté aux cultures, le confort des maisons même perdues au milieu des forêts. « Partout on voit les traces du zèle, de l'activité et de l'aisance <sup>13</sup>. » Il constate que l'instruction est largement répandue. Par-dessus tout il vante le réseau routier que l'Etat de Berne a établi et qu'il entretient à merveille. Il serait facile de trouver l'influence de telles remarques dans son effort pour conduire l'amélioration et le perfectionnement du duché de Saxe-Weimar jusqu'à l'extrême limite de ce qu'il lui était permis d'entreprendre <sup>14</sup>.

Le souvenir du pays vaudois ne devait point s'effacer de sitôt de sa mémoire. Les relations de voyage de Sophie de Laroche, admiratrice comme lui du régime bernois <sup>15</sup>, ses rapports avec les Merck l'avivèrent parfois. Il n'oubliait pas l'hospitalité large et bienveillante dont il avait joui, et qui fut pour beaucoup dans sa conception du caractère helvétique et dans son affection pour notre pays : « Je suis heureux de connaître un pays tel que la Suisse ; maintenant, quoi qu'il m'arrive, j'aurai toujours un lieu de refuge. » Quand, beaucoup plus tard, Soret lui présente les *Poèmes*

*suisses* de Juste Olivier, les visions d'autrefois durent affluer à sa mémoire comme les panoramas dont il s'était détaché avec peine : « Et même alors nous partîmes à regret. »

\* \* \*

L'apparition de Goëthe ne laissa guère de traces chez nous. L'incognito du duc fut respecté ; aucune réception ne fut organisée en son honneur. Son conseiller passa inaperçu. C'est tant pis pour les lectrices de *Werther*. Beau, le front grand, la bouche ferme et sensuelle, le menton résolu, tel que le peintre Juel allait le dessiner à Genève, cet Apollon germanique ne leur aurait point causé la déception ressentie, vingt ans plus tard, à Weimar, par M<sup>me</sup> de Staël, quand elle vit s'avancer vers elle un quinquagénaire grassouillet et d'humeur plaisante.

Pourtant, l'auteur de *Werther* n'était pas un nom inconnu dans nos parages. On avait lu son roman. En 1775 déjà, Sinner de Ballaigues en avait tiré un drame : *Les malheurs de l'amour*. Après avoir correspondu avec l'auteur, Deyverdun avait publié en 1776 une traduction honnête, sinon toujours très exacte, ornée de gravures de Chodowiecki. Cette traduction est une certaine fortune et fut appréciée. Le colonel de Saugy, gouverneur du duc de Brunswick, écrivait, en 1778, de Plan, près de Moudon, à Deyverdun, que le prince de Gotha revenant d'Italie s'était arrêté chez lui et l'avait prié de le remercier pour « votre excellente traduction de *Werther*, qui lui a causé le plus grand plaisir »<sup>16</sup>. Surtout, il est possible, étant données les relations entretenues par les Necker et Deyverdun, que M<sup>me</sup> de Staël ait connu *Werther* par l'ami de Gibbon<sup>17</sup>, ce *Werther* qui fit époque dans sa vie, dont elle reprit l'idée individualiste dans *Delphine*, dont elle énonça les mérites dans ses traités. En 1777 enfin Ramond de Carbonnières, un jeune Strasbourgeois réfugié

en Suisse à la suite d'un chagrin d'amour, avait publié à Yverdon les *Dernières aventures du jeune d'Olban*, inspirées des malheurs de l'amant de Charlotte<sup>18</sup>. Dans le roman de Goëthe et dans ses imitations, le public vaudois retrouvait condensée et plus dramatique, l'inspiration même de Rousseau, la forme épistolaire à la mode, le culte de la nature et le goût des larmes. Autant de raisons de son succès, qui se maintint.

En 1786 paraît un *Nouveau Werther*, remaniement singulier de la traduction de Deyverdun. La scène se place sur les bords du lac de Neuchâtel. Charlotte change de nom contre celui de Lucie, et Albert devient M. Dupasquier. J'ignore si dans nos parcs s'élevèrent des autels dédiés au sombre héros de Goëthe ; mais nos élégants arborèrent sans doute les culottes jaunes et l'habit bleu « à la Werther », et l'on vit des chapeaux et des robes « à la Charlotte ». Au loin, dans les loisirs que leur laissait entre deux campagnes le métier des armes, nos jeunes officiers — ainsi le futur général Frossard<sup>19</sup> — apprenaient par cœur des fragments du roman fameux et les déclamaient les soirs d'orages à la lueur vacillante des torches.

La renommée de Goëthe ne passa point chez nous avec le siècle ; mais *Werther* ne fut plus seul à en bénéficier. Sur la scène de Coppet, en 1808, on joue quelques actes du *Faust*<sup>20</sup>. A Coppet encore, Chamisso initie le bon pasteur Manuel à l'admiration de Goëthe. Quelques années plus tard, M<sup>me</sup> de Montolieu s'intéresse au second *Wilhelm Meister*, et essaie, sans succès, d'en faire passer une traduction dans le *Mercure de France*<sup>21</sup>. Benjamin Constant entretient avec le grand homme de Weimar des relations suivies, que la mort seule dénouera. Dans leur manuel pour l'étude de l'allemand, les rhétoriciens d'alors trouvent des passages du *Faust*. Et dans les Universités allemandes, plusieurs des nôtres vont

faire connaissance plus ample avec la pensée goethéenne. A Heidelberg, en 1821, Druéy lit *Egmont*, avec « grande admiration » ; en une nuit il dévore *Iphigène* et note dans son *Journal* : « Emu. Larmes. » *Faust, Reinecke Fuchs* l'enthousiasment <sup>22</sup>. A Munich, en 1835, Charles Secretan fait des extraits de *Dichtung und Wahrheit*. « Les mémoires de Goëthe, écrit-il à Samuel Chappuis, m'ont vivement intéressé et m'ont fait faire de géniales réflexions, que je ne vous communiquerai pas, vu votre répugnance à vous crever les yeux et à vous épuiser le gousset pour de *simples chefs-d'œuvre* <sup>23</sup>. » Les traducteurs ne manquent pas. Albert Richard met en vers français la ballade du roi des Aulnes <sup>24</sup> :

Qui chevauchent si tard, sous la pluie et le vent ?...

Avant de se consacrer à l'histoire, Frédéric Gingins - La Sarraz traduit les *Métamorphoses*. Voulant mettre à la portée du public français toute l'œuvre goethéenne, l'éditeur Hachette s'adressa à Jean-Jacques Porchat, qui fit un consciencieux travail, un peu lourd de forme, mais d'exacte interprétation <sup>25</sup>. Réalisant le rêve de toute une vie, le pasteur Georges Pradez, ancien principal du Collège d'Yverdon, publie, en 1895, une traduction métrique du *Faust*. A quinze ans, au collège, il avait eu la révélation du génie de Goëthe ; plus tard, il avait lu le *Faust* à ses filles, dont Eugénie Pradez, qui fut la romancière au talent probe et fécond, récemment disparue. Dans une intéressante préface, Pradez expliquant la genèse de son labeur, remercie ceux qui l'ont aidé de leurs conseils : le professeur de droit romain Arthur de Senarclens, le professeur Maurer, le chancelier Bonzon, le pasteur Byze, le théologien Pettavel-Olliff. Ces noms ne prouvent-ils pas l'intérêt vivace suscité par Goëthe chez nous, dans la seconde moitié du siècle dernier ? Et je ne parle pas du succès obtenu par certaines représentations d'opéras inspirés plus ou moins des chefs-d'œuvre goethéens.

De l'intérêt éprouvé pour Goëthe nous trouvons de probants manifestes dans plusieurs pages de nos critiques. Eugène Rambert dans ses essais de littérature alpestre marque la part de Goëthe dans le *Wilhelm Tell* de Schiller<sup>26</sup>. Dans le *Journal d'un neutre*, l'Allemagne de 1870 lui fait regretter celle de Goëthe. Où trouver dans la Germanie de Bismarck la largeur, la sérénité du sage de Weimar ? Ailleurs il dresse un parallèle entre André Chénier et le poète allemand : même association de la curiosité moderne au goût antique, du réalisme scientifique à l'imagination créatrice ; mais le Français ne put comme son aîné parcourir une pleine carrière et épuiser l'expérience des divers âges de la vie<sup>27</sup>.

En 1892, ce fut la dissertation de Louis Hermenjat sur *Werther et les frères de Werther*, une des premières études de littérature comparée. Maître au collège de Vevey, Hermenjat mourut prématurément et ne put soutenir sa thèse. La Faculté des Lettres la publia en raison de sa valeur et Alexandre Maurer la fit précéder d'une préface émue. Puis, Edouard Rod réunit en les modifiant une série de conférences dans son *Essai sur Goëthe*, dont le succès fut grand. Pourquoi ne pas noter qu'en 1899, lors du 150<sup>me</sup> anniversaire de la naissance du poète, les seuls articles parus en France ou à peu près furent ceux de M. Maurice Muret, dans les *Débats* ! Et si nous étions d'humeur conquérante nous annexerions certaines pages de Victor Cherbuliez ; avant d'être genevois, puis français, ceux-ci n'étaient-ils pas de Novalles, dans le district de Grandson ?<sup>28</sup>.

\* \* \*

Si sincère que fût leur admiration, nos penseurs n'abdiquèrent point en présence de Goëthe tout esprit critique et ne se complurent pas dans une attitude béatement adoratrice.

Loin de là. Déjà Benjamin Constant avait noté dans son *Journal*, en 1804, au soir d'un entretien avec Goethe : « C'est un homme très plein d'esprit, de saillies, de profondeur, d'idées neuves. Mais c'est le moins bonhomme que je connaisse. » Il l'admire et il décèle « bien de la bizarrerie dans son esprit ». Les tendances de Goethe vieillissant à un certain mysticisme le déconcertèrent, comme beaucoup plus tôt, l'ironie négative du *Premier Faust* : aussi aride et desséchant que *Candide*, mais avec moins d'esprit et plus de mauvais goût<sup>29</sup>. Alexandre Vinet n'était pas moins partagé. Il trouvait *Werther* d'une vérité parfaite ; il avait cessé d'être le bréviaire de toute douleur : « *Werther* a été dangereux, dit-on. Il faut qu'on nous l'assure. En tous les cas, il ne l'est plus aujourd'hui. » Mais il fut sévère pour l'influence goethéenne en général : « Je ne puis souffrir, disait-il dans un cours de 1844, qu'on aime tant celui qui n'a rien aimé, ni rien haï, et qu'on veuille reconnaître le sceau du génie dans le scepticisme et l'ingratitude. Aristote s'étonnait qu'on pût parler d'aimer Jupiter, et je m'étonne à mon tour qu'on puisse aimer ce Jupiter de la pensée et de l'art. Sans le haïr, je puis comprendre qu'on le haïsse, aujourd'hui surtout, car beaucoup de manifestations, dont l'Allemagne s'afflige et s'effraye dérivent au moins indirectement de Goethe et de ses admirateurs<sup>30</sup> ». Pour avoir réussi à intellectualiser ses plus vives sensations, pour s'être refusé à abandonner la gouverne de sa vie et n'avoir pas voulu que le cœur chez lui affaiblît la tête, Goethe est en effet dès cette époque accusé d'insensibilité égoïste. Après avoir été le génie tourmenté, le poète des passions, il est devenu l'Olympien, l'impassible. C'est ainsi que le comprennent Sainte-Beuve, Lammenais, Michelet, Chateaubriand. Comment l'aurait-on mieux compris chez nous ? C'est contre ce Goethe, déjà entré par la légende dans l'histoire, que s'élève Vinet.

Même Rambert, si compréhensif du sage de Weimar, le trouve plus magistral que grand, plus pénétrant que délicat. Il dénonce dans les *Affinités électives* des traces de vulgarité; à *Hermann et Dorothee*, il préfère *Paul et Virginie*.

Et Edouard Rod ? Il commença par vouer à Goethe un amour idolâtre. Son traité sur la littérature comparée (1886), son étude sur Lamartine (1893) en contiennent l'aveu. Un séjour à Weimar, les excès de la goëthomanie allemande modifient son point de vue. Le prélude d'une nouvelle de 1894 : *Jusqu'au bout de la faute* marque sa désillusion : « Je le prends en grippe depuis que je l'étudie... » De nouvelles lectures, de nouvelles réflexions préparent l'*Essai sur Goethe*. Sans doute, Rod admire toujours la force du génie, la vérité de telle page des *Affinités électives*, la beauté de tel épisode du *Faust*, mais il dénonce dans l'auteur de tant de chefs-d'œuvre la sécheresse du cœur ; il le voit nourri de douleurs étrangères, demi-dieu surveillant son apothéose, peu sincère dans ses mémoires. C'est l'Olympien marmoréen, prôné par les Parnassiens, qui est soumis ici à une critique serrée. Plus que lui-même, c'est une tendance contemporaine jugée funeste, celle de l'intellectualisme de Paul Bourget dans sa première étape, celle de la culture du moi professée alors avec éclat par Maurice Barrès qu'Edouard Rod condamne et combat. En 1904 encore, dans une conférence prononcée à Lausanne, sur Rousseau, il l'opposera à Goethe pour sa « sincérité »<sup>81</sup>. Mais il ne cessera de proclamer l'homme de Weimar « le plus vaste génie dont l'Allemagne tire gloire »<sup>82</sup>. Il l'a placé aussi dans l'échelle des valeurs avant Schiller, son émule, et cela n'est point banal. Rambert même désirant opposer la pensée allemande idéaliste au réalisme bismarckien, la symbolise en Schiller :

L'Allemagne avait un poète,  
Un des plus grands...<sup>83</sup>

Et sa sympathie allait plus à « la belle âme » de Schiller qu'au « génie altier » du maître. Vinet déplorait « l'emportement avec lequel on a renversé Schiller au pied de cette idole (Goethe) » ; il avait pour le poète patriote et religieux, pour son esthétisme une prédilection marquée. Durant longtemps, nos penseurs se sont trouvés plus près de lui, tout d'ailleurs comme, outre-Sarine, un Gottelf, un Meyer, un Widmann ou un Spitteler.

A cette demi-compréhension dont nos critiques firent souvent preuve, quand ils jugèrent Goethe, il est des raisons nombreuses. L'originalité puissante de son génie les écrasait. Son panthéisme les effrayait. Comment auraient-ils admis son éclectisme religieux, qui le faisait s'incliner devant le soleil autant que devant le Christ ? Comment n'auraient-ils pas jugé blasphématoire sa prétention de trouver dans tous les livres sacrés des pages aussi belles, utiles et indispensables à l'humanité que les *Evangelies* ? Des hommes formés à l'école du Réveil, un Vinet, ou en subissant malgré eux et contre leur volonté propre la lointaine et efficace emprise, un Rambert ou un Rod, ne pouvaient comprendre que, par souci d'harmonie, on ne veuille pas réfléchir sur le problème du mal ; il leur paraissait étrange qu'un homme pût n'avoir jamais éprouvé le sentiment de l'obligation et du péché. Ils ne partageaient pas son idéal de vie dominée par les principes du développement individuel, et comme nous avons peine chez nous à séparer l'œuvre d'un écrivain de l'existence de son créateur, ses amours nombreuses scandalisaient plusieurs, qui, avec Rod, plaignaient « celles qu'il a trompées et qui valaient mieux que lui »<sup>34</sup>.

L'attitude sévère de nos penseurs vis-à-vis de Goethe fait saisir les limites de son influence sur nos écrivains. Benjamin Constant lui doit beaucoup, certes ; la confirmation de son individualisme, ses conceptions politiques sur le rôle de

l'État réduit à sa stricte nécessité, son amour de l'antiquité. Mais *Adolphe* n'est point issu de *Werther*. On a pu voir en lui son extrême aboutissement, le terme où l'analyse et la dissection intime abolissent à jamais la spontanéité du cœur. Déduction théorique. Ni le sujet, ni les détails de l'intrigue, ni la tonalité générale, ni les caractères ne dénotent une influence spéciale<sup>85</sup>. Ses idées sur le théâtre taillé à plein drap dans la chronique du passé, viennent de Schiller autant que de Goëthe ; comme les essais de tragédies historiques qu'esquisse un Porchat. Je ne connais aucun de nos auteurs qui comme Etienne Eggis, le bohème fribourgeois, ait erré sur les chemins élyséens avec pour tout bien...

*Une pipe allemande,*

*Les deux Faust du grand Goëthe, un pantalon d'été,*

*Deux pistolets rayés non sujets à l'amende,*

*Une harpe légère... et puis la liberté.*

Si l'on voulait trouver à Goëthe un disciple vaudois au temps de notre romantisme, c'est Monneron qu'il faudrait indiquer, dans ses ballades fantastiques, « les Deux buveurs », par exemple<sup>86</sup>. La vie tragique en sa fin de leur auteur a elle-même quelque chose de werthérien. Mais il conviendrait de ne point pousser les similitudes avec trop de précision. Le cas de Monneron est de tous les temps ; c'est celui d'un adolescent en révolte contre le réel, ne se résignant pas à se soumettre aux automatismes nécessaires, s'épuisant à découvrir une issue, « un portique ouvert sur les cieux inconnus », et fuyant dans la mort. Le plus goëthéen de nos écrivains reste Edouard Rod. La présence de Goëthe se remarque dans la plupart de ses écrits, soit qu'il en subisse le charme : *Scènes de la vie cosmopolite*, *Aloyse Valérien*, soit qu'il s'élève contre son prestige : *Le Silence*, *La Course à la mort*, dont le héros tient à ne pas être confondu avec

ces Renés, ces Werthers, «égoïstes qui ne pensaient qu'à leurs pauvres passions personnelles, orgueilleux qui se croyaient seuls de leur espèce, alors que le nombre de ceux qui souffraient comme eux, mais en silence, et qui valaient mieux qu'eux, étaient légion ».

\* \* \*

Depuis ces temps anciens déjà, l'admiration goethéenne des Vaudois s'est faite moins restrictive. Le succès de la commémoration jubilaire organisée ce printemps sous les auspices de l'Université de Lausanne<sup>87</sup>, en est une preuve, comme tant d'articles parus alors dans notre presse<sup>88</sup>. Les raisons d'anathème n'existent plus guère. Les points de vue se sont modifiés en ces dernières décades sous l'apport d'influences et d'expériences nouvelles. Nous en sommes venus à une conception, plus juste peut-être, plus étendue en tous les cas, du Protée germanique. Parmi ceux qui ont travaillé à cet élargissement de notre manière de voir, il convient de donner une place spéciale au professeur Alexandre Maurer, et à son effort.

La préface de la thèse d'Hermenjat, un article sur le *Faust* traduit de Pradez, un hommage à Gœthe dans la *Gazette de Lausanne* du 28 août 1899, à propos du 150<sup>me</sup> anniversaire de naissance du poète, et reproduit cette année par le même journal<sup>89</sup>, ne sont que d'occasionnels témoignages de son admiration pour le génie allemand. Vaste intelligence éprise de synthèse, Maurer eut toujours pour Gœthe une sympathie marquée. A vingt ans, sur un des sentiers qui longent le Chaumont, la lecture d'*Iphigénie* lui avait révélé la beauté. Dans son cours de littérature allemande, il lui réservait une part très large ; il en parlait en toute liberté, sans consulter ses notes, toujours différemment et avec un nouvel enthousiasme. Tantôt, il se plaisait à opposer le

Gœthe frondeur et individualiste des années de jeunesse au Gœthe âgé, apôtre de la solidarité universelle. Tantôt, il faisait ressortir la joie prodigieuse de ses facultés artistiques et de ses préoccupations scientifiques. Tantôt et surtout vers la fin de sa carrière, il aimait à montrer comment Gœthe était arrivé après des heures de nationalisme et des heures d'aspirations étrangères à la conception de la « Weltliteratur » et à ce sens de la mission des lettres, instruments de concorde sociale en même temps qu'expression complète de l'être humain. Pour Maurer, Gœthe était non une gloire défunte, mais une présence vivante. « Mon père, m'écrit M<sup>me</sup> Samuel Gagnebin, parlait volontiers de Gœthe en dehors des heures de cours. La vie de Weimar au temps de Gœthe lui était si familière que chaque détail était présent à son esprit. Je me rappelle avoir fait avec lui, en 1909, une promenade dans le parc de la Gartenhaus, à Weimar, et il me montrait le long de l'Ilm, le chemin que suivaient en devisant Charles-Auguste et son conseiller, me répétant leurs propos comme s'il les avait entendus, ou bien il me conduisait au banc de pierre où Gœthe et M<sup>me</sup> de Stein s'étaient longuement entretenus de tel ou tel sujet. » D'une telle prédilection de Maurer, bien de ses amis ou de ses anciens élèves pourraient apporter le concluant témoignage, et à son enseignement fécond, la renommée de Gœthe chez nous, et la compréhension de son œuvre, doivent beaucoup <sup>40</sup>.

Et puis, le Gœthe qui est proposé à notre admiration, n'est plus le Werther du romantisme, le Faust désabusé de Renan, l'olympien du Parnasse, l'égotiste des Barresiens, c'est un Gœthe « humain ». Ceux qui ont écrit ou parlé de lui ces dernières années, se sont efforcés de montrer que son équilibre n'a été acquis et préservé qu'au prix d'incessantes luttes, de renoncements, d'efforts, de déchirements, que son apparente sérénité est demeurée aussi précaire, aussi tendue,

aussi tragique que l'illusoire paix des dieux grecs<sup>41</sup>. Ce Goethe-là est plus à notre portée, plus conforme à nos goûts et à nos aspirations.

Enfin, héritier de la culture gréco-latine, et d'un christianisme largement conçu, Goethe nous apparaît comme l'incarnation même de la pensée occidentale<sup>42</sup>; il le fait d'autant plus que cette pensée est menacée, par une conception orientale, destructrice de l'individu. Il est devenu pour nous une force saine, représentative d'un principe d'ordre, d'une singulière actualité, à une époque qui, devant les ruines accumulées, cherche avec fièvre une formule de défense, un exemple d'action constructive. Dans le tribut d'hommages que, chez nous et ailleurs, on rend cette année au génial Allemand, il rentre de l'admiration sans doute, et aussi pas mal de nostalgie et de secrète espérance.

Henri PERROCHON.

## NOTES

<sup>1</sup> Communication présentée à la séance de la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie, à Cully, le 31 août 1932.

<sup>2</sup> Sur les étapes de ce voyage, voir J. Herzfelder, *Gæthe in der Schweiz*, 1891; H. Wahl, *Gæthes Schweizerreisen*, 1921; W. Bode, *Gæthes Schweizer Reisen*, 1922; M. Schenker, *Gæthe en Suisse romande*, 1929; W. von Scholz, *Gæthe in der Schweiz*, dans *Atlantis*, 1932, p. 133 sq.

<sup>3</sup> Voir dans *Mercksche Familien-Zeitschrift*, Darmstadt, Band IX-X, les articles de Fr. Herrmann; mon article à ce propos dans la *Gazette de Lausanne*, 13 mai 1928.

<sup>4</sup> Actuellement maison portant le N<sup>o</sup> 20 de la rue de Bourg.

<sup>5</sup> La renommée du « Lion d'Or » fut due surtout au tenancier Kehrwand. — J. Trachsel, qui reçut Joseph II en 1777, compte en 1798 parmi les propriétaires-juges du Tribunal de la Rue de Bourg. *R. H. V.* 1894, p. 352.

<sup>6</sup> Etabli en 1790.

<sup>7</sup> Cité par J. Herzfelder, *Gæthe in der Schweiz*, p. 10.

<sup>8</sup> Cf. M. et Mme de Sévery, *La vie de société dans le Pays de Vaud*, I, p. 25 sq., 326 sq.

<sup>9</sup> 22 août 1782.

<sup>10</sup> Je ne suis point parvenu à identifier les deux personnages, inconnus même de M. G.-A. Bridel, à qui rien de ce qui touche au passé de Lausanne n'est caché. Ces deux noms ne figurent point dans la liste des correspondants de Lavater, à la Bibliothèque centrale de Zurich.

<sup>11</sup> *La vie romantique au Pays romand*, 1930, p. 105-106.

<sup>12</sup> Tandis que la maison de l'assesseur Charbonnier existe encore à Mont sur Rolle, celle du capitaine Arpeau à Chésereux a disparu. Elle se trouvait près de l'emplacement du Café des Platanes actuel. — Sur les rapports de Goethe et des Charbonnier, voir *Mercksche Familien-Zeitschrift*, IX, p. 42 sq., X, p. 5 sq.

<sup>13</sup> De telles constatations sont dues non seulement à l'esprit d'observation de Goethe, mais à des réminiscences de la *Nouvelle Héloïse* (IV<sup>me</sup> partie, lettre 17<sup>me</sup>). Au tableau des paysans vaudois, vivant dans l'abondance sous le meilleur des gouvernements possibles, tracé par Rousseau (1761) et Goethe, on peut opposer celui de S. de Constant (*Le mari sentimental*, 2<sup>me</sup> lettre, 1783) montrant la situation obérée de beaucoup d'agriculteurs (voir introduction de P. Kohler, de la réédition des Lettres de Lausanne, 1929, p. 26 sq.).

<sup>14</sup> Voir le remarquable ouvrage de Bohnenblust, *Goethe und die Schweiz*, 1932, et les pages suggestives de Jonas Fränkel, *Gaethes Erlebnis der Schweiz*, 1932. — Ch. du Bos, *Aperçu sur Goethe*, dans la *Revue des Jeunes*, 15 juin 1932.

<sup>15</sup> Publiée par Gaullieur, dans la *Revue suisse*, 1831, p. 212, 323, 378.

<sup>16</sup> Meredith Read, *Historic Studies in Vaud, Berne and Savoy*, 1897, II, p. 418.

<sup>17</sup> P. Kohler, *Madame de Staël et la Suisse*, 1916, p. 70.

<sup>18</sup> F. Baldensperger, *Goethe en France*, 1898.

<sup>19</sup> H. Perrochon, *Un Vaudois général et poète, Marc Frossard*, R. H. V. 1930.

<sup>20</sup> P. Kohler, *Madame de Staël et la Suisse*, p. 581.

<sup>21</sup> Notes de F. Baldensperger, dans la *Revue de littérature comparée*, 1932, p. 204-206.

<sup>22</sup> P. Maillefer, *Druey étudiant*, R. H. V., 1904, p. 289 sq. — E. Dériaz, *H. Druey*, 1920.

<sup>23</sup> Cité par L. Secretan, *Charles Secretan*, p. 89.

<sup>24</sup> Voir A. Vulliet, *Les poètes vaudois contemporains*, 1870, p. 276-277.

<sup>25</sup> La publication de la traduction de Porchat coïncida avec celle des Entretiens d'Eckermann, car la vogue de la pensée goethéenne ouvrit des perspectives inconnues à la nouvelle philosophie française.

Elle fut présentée au public français par Lagrelle, dans une série importante d'articles de la *Revue de l'instruction publique*, 1862. — La traduction de Porchat fit autorité longtemps. Sur cette traduction et les collaborateurs de Porchat (son fils Albert, le germaniste H. Wehrli, l'helléniste H. Wiener, l'orientaliste W. Neumann), voir L. Mogeon, *Jean-Jacques Porchat*, dans la *Gazette de Lausanne*, 2 septembre 1932.

<sup>26</sup> *Les Alpes suisses*, IV<sup>me</sup> série, p. 41 sq.

<sup>27</sup> Voir V. Rossel, *Eugène Rambert*, p. 144, 628-633.

<sup>28</sup> Eug. Ritter, *R. H. V.*, 1900, p. 334 sq.

<sup>29</sup> *Journal intime de B. Constant*, par D. Melegari, 1895. — Guy de Pourtalès, *De Hamlet à Swann*, 1924, p. 180 sq. ; A. Viatte, *Les sources occultes du romantisme*, 1928, II, p. 62.

<sup>30</sup> *Etudes sur la littérature française au XIX<sup>me</sup> siècle*, 1911, I, p. 154-156, 308. — Cf. Rambert, *A. Vinet*, éd. de 1930, p. 58. — Parmi les nombreux extraits et analyses d'ouvrages, renfermés dans les *Miscellanea* de Vinet, se trouve une assez longue analyse du *Faust*, qui est inédite et sera publiée dans un des volumes de littérature que prépare la Société d'édition Vinet.

<sup>31</sup> Sur Ed. Rod et Goethe, voir F. Baldensperger, *Goethe en France* ; Ch. Beuchat, *Ed. Rod et le cosmopolitisme*, 1929.

<sup>32</sup> *Morceaux choisis des littératures étrangères*, 1902, p. 537.

<sup>33</sup> *Poésies*, 3<sup>me</sup> éd., 1895, p. 132.

<sup>34</sup> *Le Silence*, p. 222.

<sup>35</sup> G. Rudler dans l'introduction de l'édition critique d'*Adolphe*. (Modern Language Texts, 1919, p. LVII sq.)

<sup>36</sup> Cf. E. Rambert, *Ecrivains de la Suisse romande*, p. 42 sq.

<sup>37</sup> Organisée à Lausanne par la Société des Etudes de Lettres, le 19 mars 1932, à l'Aula du Palais de Rumine, cette séance commémorative fut ouverte par une allocution de M. Arnold Reymond, recteur de l'Université. Les professeurs Bohnenblust, des Universités de Lausanne et Genève, I. Rouge, de la Sorbonne, parlèrent, l'un de « l'héritage de Goethe », l'autre de « Goethe et la défense de l'occident ». — Plusieurs établissements vaudois d'instruction secondaire eurent leur fête gothéenne. Ainsi l'École supérieure des jeunes filles de Villamont, à Lausanne, où furent jouées par les élèves des scènes de tragédies de Goethe et lu un travail de Mlle G. Ostertag. (*Bulletin de l'enseignement secondaire*, juillet 1932, p. 5 sq.)

<sup>38</sup> Parmi ces articles nombreux, je rappellerai ceux de P. Kohler, E. Marion, M. Folly, Stelling-Michaud, dans la *Gazette de Lausanne*, de M. Reymond, Ch. Mamboury, dans la *Revue du dimanche*, etc. Dans une revue de jeunes, *Présence*, dont un des sièges est à Lausanne, je trouve, entre autres allusions gothéennes, l'expression « notre Goethe » (avril-juin 1932, p. 14). — A l'exposition de docu-

ments relatifs à Goethe et la Suisse, à la Bibliothèque nationale, à Berne, dans la vitrine réservée aux Romands, les Vaudois figuraient en bonne place.

<sup>39</sup> *Gazette de Lausanne*, 20 mars 1932.

<sup>40</sup> Que je remercie ici, ainsi que M. le professeur Arnold Raymond, pour leurs renseignements précieux.

<sup>41</sup> Article de Marcel Brion, dans les *Nouvelles littéraires*, 9 avril 1932. Et les récentes biographies de Goethe : en Allemagne, de F. Gundolf ; en Angleterre, de J.-G. Robertson ; en Italie, de B. Croce ; en France, de P. Amann, J.-M. Carré.

<sup>42</sup> Cf. R. Berthelot, *La sagesse de Shakespeare et de Goethe*, 1930 ; B. Crémieux, *Inquiétude et reconstruction*, 1931 ; André Suarès, *Goethe le grand Européen*, 1931 ; P. Hazard, *Présence de Goethe* (*Revue de littérature comparée*, 1932, p. 249).

---

## LE CLERGÉ D'YVERDON A L'ÉPOQUE DE LA RÉFORME

---

Nous connaissons les grands événements de l'histoire ; nous connaissons beaucoup moins bien la vie journalière des gens d'autrefois, qui a laissé moins de traces dans les documents. Et pourtant les grandes crises ont été rares, tandis que la vie ordinaire se reproduisait chaque jour. Au fond, ce que nous savons le mieux du passé, c'est ce qu'il a eu de plus exceptionnel.

Ainsi en est-il de la Réforme. Nul n'ignore les grands principes qui étaient en jeu, ni les noms des grands hommes qui ont proclamé bien haut leur foi, ni les scènes tragiques où se sont heurtés violemment les antagonismes confessionnels. Nous oublions que, pendant ce temps, des hommes médiocres continuaient une vie mesquine et terre à terre.